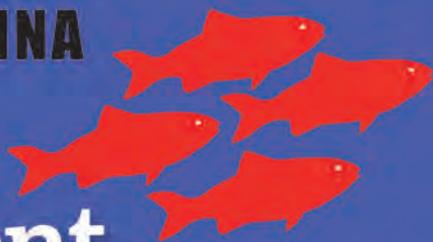
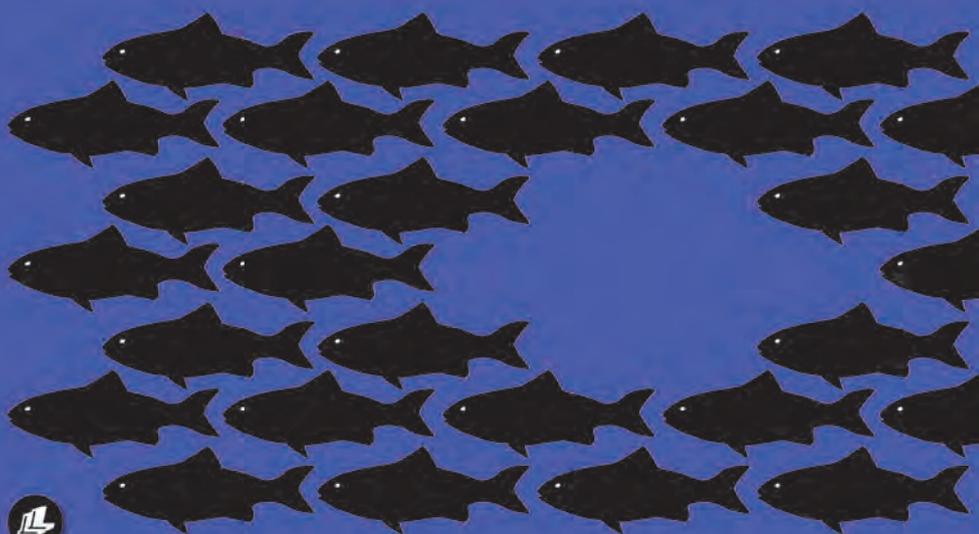


GIORGIO SCIANNA



Manquent à l'appel



LIANA LEVI



ELISSO CANNARSA

ROMAN ÉTRANGER
L'APPEL DE LA SYRIE

*** **MANQUENT À L'APPEL**, de
Giorgio Scianna, Liana Levi, 220 p., 18 €.
Traduit de l'italien par Marianne Faurobert.

Roberto, Ivan, Anto et Lorenzo sont partis en Grèce pour leurs « premières vacances d'adultes » et ne sont pas rentrés. Selon le ministère des Affaires étrangères, ils ont désactivé leurs portables et ont été vus pour la dernière fois en Turquie. Adolescents lambda, fils aimés et aimants issus de familles aisées d'une province du nord de l'Italie, élèves appréciés des professeurs et de leurs camarades de classe, leur disparition est une énigme. Jusqu'à ce que se dessine l'inconcevable : ils ont rejoint la Syrie. Durant quatre mois, deux fois par semaine, les parents des quatre garçons rencontrent

le commissaire Cassini qui les informe de l'avancée de l'enquête. L'impuissance cède au désespoir, l'incompréhension à la colère. Un soir de novembre, Lorenzo rentre chez lui. Hagaré. Seul. Où sont ses camarades ? Pourquoi sont-ils partis ? Les familles, la police, le lycée, tous veulent des réponses. Lorenzo, lui, se mure d'abord dans le silence. Avec des chapitres courts empruntant parfois au théâtre, l'auteur alterne entre le récit fragmenté de Lorenzo et l'attente des proches. Leur lecture s'avère tour à tour effrayante, déroutante, émouvante. Dans un style sobre et d'une efficacité saisissante, Giorgio Scianna décortique froidement ce qui pourrait être les motivations d'une certaine jeunesse à s'engager aux côtés de l'État islamique. Un roman coup-de-poing. **MARIE ROGATIEN**



◊ LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ◊

GIORGIO SCIANNA
Pour Manquent à l'appel

—
Par LINDA POMMEREUL
Librairie Doucet
(Le Mans)

MANQUENT À L'APPEL est un roman « utile » qui ouvre des espaces de réflexion malgré un thème qui peut sembler trop présent dans notre actualité. Pourquoi me direz-vous ? Tout simplement parce qu'il explore avec subtilité et un grand sens de l'analyse comment quatre lycéens, issus de milieu favorisé quittent leur famille et leur vie pour rejoindre les rangs de Daech en Syrie. Un texte et des chapitres courts qui accentuent l'intensité émotionnelle liée à l'enchaînement des événements. Robert, Anto, Ivan et Lorenzo sont partis depuis quatre mois sans donner de nouvelles à leurs familles. Lorenzo est le seul à revenir. Un échec selon lui. Il restera silencieux le cœur en plein chaos. Un roman limpide, sans emphase qui rend la réalité d'une situation qui nous échappe. Pourquoi partent-ils ? Quête de sens, de conscience qui répond à la désillusion d'un avenir sans révolte, sans rêve et sans action. Un roman réussi qui évoque avec sobriété, le passage difficile de l'adolescence à l'âge adulte quand se pose la question de devenir un homme, mais quel homme ?

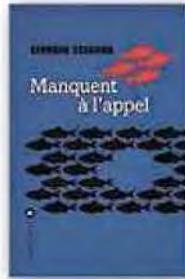


Giorgio Scianna
Manquent à l'appel
Traduit de l'italien
par Marianne
Fau Robert
Liana Levi
205 p., 18 €

► Lu & conseillé par
L. Pommereul
Librairie Doucet
(Le Mans)



GIORGIO SCIANNA
MANQUENT À L'APPEL
Traduit de l'italien par
Marianne Faurobert, Liana
Levi, 208 pp., 18 €.



Quatre garçons manquent dans la classe de terminale d'un lycée italien. Ils sont partis en voyage à la fin de l'année scolaire précédente. Leur périple en Grèce devait durer un mois. Étrangement, ils n'avaient pas pris leurs maillots de bain. Ils ne sont pas rentrés. Le roman suit l'absence de ces jeunes gens pendant quelques mois. Des signes de leur passage sont retrouvés en Turquie, Autriche, Bosnie. Ils continuent vers la Syrie. Le lecteur suit les recherches menées par une cellule de crise. Il a aussi accès aux pensées d'un garçon de la bande. Sa jeunesse le rend lucide : *«Je hais l'imaginaire. Non seulement c'est une chanson nulle avec des paroles débiles [...] mais en plus, tous les prétextes sont bons pour nous la refiler.»* Pas de pathos dans ce texte tendu qui capte la fragilité et la gravité de cet âge-là, et l'accablement des parents. Giorgio Scianna, né en 1964, s'intéressait avec la même délicatesse à l'adolescence dans son premier roman, *On inventera bien quelque chose*. **V. B.-L.**



Cinq auteurs venus d'Italie, d'Irlande, d'Angleterre, des Etats-Unis s'imposent par la justesse, la force, l'intelligence de leurs romans, mais aussi leur pouvoir d'empathie et d'enchantement.

NOS COUPS DE CŒUR



LES ENSORCELÉS

La fugue de quatre lycéens milanais fascinés par Daech. Sujet de circonstance, approche réaliste et sensible.

par Delphine Peras

Son premier roman, paru en français en 2016, *On inventera bien quelque chose*, a révélé un auteur épatant, inspiré par le thème de l'adolescence. Giorgio Scianna, né à Pavie en 1964, y revient dans *Manquent à l'appel* avec autant de justesse. Mais cette fois sous un angle plus sociologique, particulièrement d'actualité.

Quatre élèves d'un lycée de Milan, amis de longue date, partis le 4 juillet à Athènes pour leurs « premières vacances d'adultes », ne sont pas revenus. A la rentrée, ils « manquent à l'appel » de leur classe de terminale – d'où leur titre. Portables désactivés, parents sans nouvelles et à cran, autorités à l'affût de la moindre information. Depuis que les garçons ont été vus une dernière fois à Bodrum, en Turquie, plus rien. Jusqu'à ce soir du 30 novembre, où l'un d'eux, Lorenzo, réapparaît dans sa famille. Les yeux hagards, le crâne rasé, baskets en loques, jean déchiré, large parka, il se mure dans le silence. Et se décide à parler une semaine plus tard, après avoir appris que son ami Roberto a péri à Damas, sous les balles d'un groupe paramilitaire...

Alternant les points de vue et les registres – dialogues entre les parents, monologues de Lorenzo, réactions des autres élèves, interventions d'une prof, interrogatoires des flics, etc. –, l'auteur compose une partition très vivante, intimiste aussi, au plus près d'une entreprise insensée. Car si un véritable suspense retient le lecteur, c'est surtout la sidération qui l'emporte : comment ces blancs-becs de la classe

ILLUSTRATION : MARIEÈVE TREMBLAY/COLAGE.MC.COM

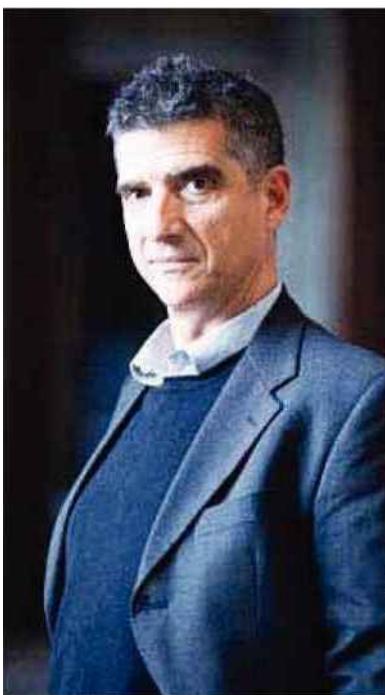
**GIORGIO
SCIANNA**

moyenne italienne ont-ils pu se laisser ensorceler à ce point par des vidéos sur Internet où les camps d'entraînement du « Groupe » ont des airs de Center Parcs, avec équipements sportifs, dortoirs, musique, cinéma, et « tous ces jeunes qui semblent s'amuser » ? « On se disait que... chacun pouvait trouver sa place... dans ces endroits-là », avoue Lorenzo. « Dans ces endroits-là, on assassine des gens, on en dresse d'autres à tuer », lui rétorque la psy du lycée.

Tout en revendiquant une œuvre d'imagination, Giorgio Scianna explique, en postface, qu'elle est née d'une « angoisse réelle », après avoir écouté un psychologue spécialiste des adolescents. S'ils sont « subjugués » par Daech, c'est, selon lui, parce que « nous sommes en train de priver ces jeunes gens non seulement d'avenir, mais de l'idée même d'avenir, de tout espoir qui vaille la peine de s'engager ». De l'intérêt de ce roman sur le fil du rasoir, qui invite à une prise de conscience. ■

MANQUENT À L'APPEL

PAR GIORGIO SCIANNA, TRAD. DE L'ITALIEN
PAR MARIANNE FAUROBERT.
LIANA LEVI, 208 p., 18 €.



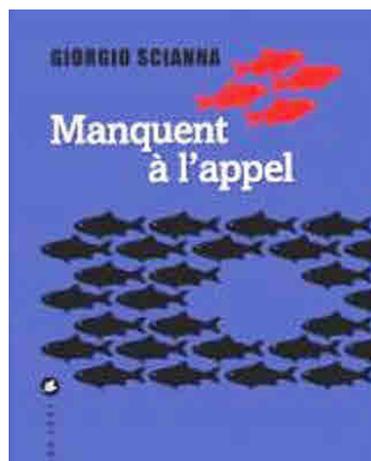
L. CENDAMO/LEEMAGE/AFP

Une fascination dangereuse

Ce livre est un roman, mais il résonne comme un témoignage. C'est l'histoire tristement plausible de quatre garçons italiens. Des lycéens ordinaires, qui aiment les filles, la musique techno et les vidéos sur Internet. Mais à la rentrée, au fond de la classe, il y a quatre places vides.

Que s'est-il passé cet été-là pour que Lorenzo, Roberto, Ivan et Anto disparaissent ensemble ? Pourquoi ces jeunes à la vie familiale stable ont-ils tout plaqué du jour au lendemain ? Sont-ils, comme le croit la police, partis s'engager en Syrie ?

Tout commence par des vacances en Grèce, par un si bel été. Des corps jeunes et bronzés se prélassent en bord de mer. Les quatre potes boivent de l'ouzo, flirtent avec



deux Françaises, prennent des bains de minuit et dorment sur la plage. Ils ont rejoint l'île de Kos, rampe de lancement pour la Turquie. Rien, pourtant, ne laisse présager ce qui se

trame. « *On ne se serait pas sentis aussi bien, si on n'avait pas su qu'on était à la veille d'accomplir ensemble quelque chose de grand.* » Un sentiment d'éternité étreint ces jeunes gens en mal de sensations fortes.

Mais le jeune Lorenzo souffre d'un déficit moteur à la jambe gauche. Le soir fatal du grand plongeon dans l'inconnu, il est recalé par le « passeur » en raison de son handicap. Complètement sonné, abandonné par ses compagnons d'infortune, le garçon entreprend seul le voyage à l'envers, suivant les mêmes chemins, le car, le ferry, dormant sur les banquettes, dans les salles d'attente des terminaux. Puis il rentre chez ses parents...

Ses trois copains ont-ils réussi à pas-

ser la frontière et à prendre les armes ? Suspense, tension palpable et un retournement de situation étonnant : le lecteur est happé par ce roman maîtrisé de bout en bout.

Giorgio Scianna dépeint la vacuité de cette génération totalement perdue et sa fascination par les écrans. Il suffit d'une vidéo de propagande, d'une mauvaise rencontre pour se faire influencer et passer de l'autre côté.

Ce roman maîtrisé de bout en bout nous rappelle que nous sommes en guerre et que le pire peut se produire à tout moment.

S. P.

■ « *Manquent à l'appel* », par Giorgio Scianna (ed. Liana Levi), 18 €



© DR

Giorgio Scianna

Manquent à l'appel

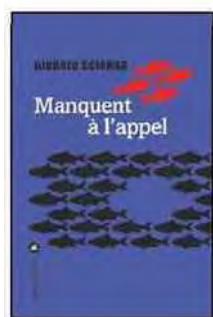
Liana Levi

Alors que la rentrée approche, quatre lycéens manquent à l'appel. Partis ensemble vers la Grèce, ils ne sont jamais rentrés. Saisi par les familles en détresse, le ministère des Affaires étrangères mène l'enquête et perd leur trace en Turquie. Deux mois plus tard, Lorenzo rentre seul, mutique. Ce ne sera que lorsque l'un des quatre fugueurs se fera tuer à Damas qu'il se décidera à parler, à expliquer leur acte. La quête d'aventure. Le rêve d'ailleurs. La propagande via Internet qui présente les camps d'entraînement comme des villages de vacances. La soif d'héroïsme qui oublie de se demander s'il existe une voie de retour... Traduit de l'italien. Du même auteur ; *On inventera bien quelque chose.*

220 pages - parution le : 04/01/2018

Prix public : 18,00 €

EAN : 9782867469855





DOS-
SIER

ROMANS DE L'HIVER

Auteurs étrangers : une rentrée prudente

Echaudés par une année 2017 calamiteuse, les éditeurs de littérature étrangère misent sur les valeurs sûres tout en se risquant à publier quelques auteurs russes dans la perspective du salon Livre Paris dont ils seront les invités d'honneur.

Les romans étrangers se vendent moins qu'avant, or ils coûtent chers à la publication en achats de droits et en traduction. Traumatés par les résultats de leurs ventes en 2017, les éditeurs ont resserré leurs programmes et choisi de publier moins de titres en janvier et février 2018 – 153 contre 180 l'année précédente –, soit une baisse de 17,6 %, se repliant sur des valeurs sûres, des livres récompensés par des prix ou soutenus par une manifestation littéraire. Outre **Aharon Appelfeld**, **Paul Auster**, **Louise Erdrich**, **Elena Ferrante**, **Arundhati Roy**, et un inédit d'**Isaac Bashevis Singer** (voir ci-dessous), on retrouvera en cette rentrée des grands noms comme **Sebastian Barry**, avec *Des jours sans fin*, l'histoire d'un

Irlandais de 13 ans émigré aux Etats-Unis et enrôlé de force dans l'armée (Joëlle Losfeld), les Américains **Shannon Burke** (*Dernière saison dans les Rocheuses*, 10/18) et **Jonathan Franzen** avec *Phénomènes naturels*, une comédie familiale écrite en 1992 avant *Les corrections* (L'Olivier), le Danois **Jens Christian Gron-dahl** (*Quelle n'est pas ma joie*, Gallimard), le Catalan **Juan Marsé**, racontant l'assassinat d'une prostituée dans un cinéma barcelonais en 1949 (*Cette putain distinguée*, Bourgois), le Chinois **Mo Yan**, prix Nobel de littérature 2012, avec *Chat blanc et balançoire*, composé de sept souvenirs de jeunesse (Seuil).

Grands prix littéraires étrangers

Cette rentrée n'en fait pas moins l'objet de gros investissements. Les Escales publient en avant-première mondiale, *La fêlure*, premier roman de la Britannique **Kate McNaughton**, une enquête sur l'histoire familiale qui mène l'héroïne à Berlin. Plon table sur **Jonathan Dee**, dont *Ceux d'ici* confronte les mondes de la ville et de la campagne ; et Belfond mise sur **Alexander Maksik** (auteur de *La mesure de la dérive*).

Six étrangers immanquables



MOTO DE TERRA/LENAJAGE

Aharon Appelfeld

Des jours d'une stupéfiante clarté, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti (L'Olivier)
« Aharon Appelfeld confie volontiers écrire un seul livre qu'il intitule Cent ans de solitude juive et dont chacun de ses romans serait un chapitre », commente sa traductrice Valérie Zenatti. Le lauréat 2004 du Médicis étranger (pour *Histoire d'une vie*) raconte le voyage de Theo Kornfeld, 20 ans, qui quitte le camp de concentration que les Allemands viennent d'abandonner à l'approche des Russes. A travers les paysages d'Europe centrale, Theo s'interroge. « Comment vivre après la catastrophe ? Comment concilier passé et présent, solitude et solidarité ? Comment retrouver sa part d'humanité ? »

Louise Erdrich

LaRose, traduit de l'américain par Isabelle Reinharez (Albin Michel, « Terres d'Amérique »)

LaRose, couronné par le National Book Critics Circle Award, clôt le cycle initié avec *La malédiction des colombes* (2010) et *Dans le silence du vent* (2013, National Book Award 2012). Poids du passé, héritage culturel et justice sont les thèmes de ce roman situé dans le Dakota du Nord en 1999. Landreaux Iron, Indien Ojibwé, chasse le cerf et tue accidentellement Dusty, 5 ans, fils de son ami et voisin Peter Ravich. Pour réparer son geste, il décide de respecter une ancienne coutume qui consiste à donner aux parents en deuil *LaRose*, son plus jeune fils. Cette terrible décision, rappelant un événement de 1840, bouleverse les deux familles.



JEAN-LUC BERTIN

Elena Ferrante

L'amie prodigieuse, vol. 4 : L'enfant perdue, traduit de l'italien par Elsa Damien (Gallimard, « Du monde entier »)

Le dernier volume très attendu de *L'amie prodigieuse*, la tétralogie au succès mondial de la mystérieuse Elena Ferrante, dont on ignore toujours l'identité. A la fin de *Celle qui fuit et celle qui reste*, le lecteur avait laissé Lila en train de monter son entreprise d'informatique avec Enzo, et Elena prête à sacrifier son mariage, ses filles et sa carrière d'écrivain pour Nino. Dans cet ultime volet, on la retrouve en proie à une folle passion pour Nino, ne vivant que pour leurs moments volés. Un jour, à Naples, elle apprend que Lila veut la voir à tout prix.



Loiseau, le goudron et l'extase, mettant en scène une réfugiée sur fond de violence conjugale. Flammation parie sur **Elif Shafak**, traduite en 40 langues, avec *Trois filles d'Eve*, une satire violente de la bourgeoisie stambouliote. Et Gallmeister sur **Jim Lynch**, annoncé comme le nouveau John Irving, avec deux titres : *Face au vent*, et son premier roman inédit en français, *Les grandes marées*.

Parallèlement, les éditeurs se rassurent en s'appuyant sur les grands prix littéraires étrangers. *Une vie comme une autre*, premier roman de **Hanya Yanagihara** (Bouchet-Chastel), une histoire d'amitié masculine, a été couronné par le Kirkus Prize for Fiction 2015, et finaliste du Man Booker, du Baileys Women's Prize for Fiction et du National Book Award. *Le pouvoir* de **Naomi Alderman** (Calmann-Lévy) a reçu le Bailey's Women's Prize. *Exit West* de **Mohsin Hamid** (Grasset), qui raconte la fuite de réfugiés du Moyen-Orient pour la Grèce et les Etats-Unis, s'est retrouvé finaliste du Man Booker Prize. *Konbini* de **Sayaka Murata** (Denoël) a remporté le prix Akutagawa, et *Trente jours* d'**Annelies Verbeke** l'Opzij Literature Prize (Fleuve éditions). Tandis que Zulma s'appuie sur le Swedish Academy's Nordic Prize, dit le « petit Nobel », décerné pour l'ensemble de son œuvre à **Einar Már Gudmundsson** pour nous faire découvrir son chef-d'œuvre, *Les rois d'Islande*.

Fortes des 70 000 ventes de *Luz ou Le temps sauvage*, les éditions Anne-Marie Métailié espèrent dans *Double fond*, le nouveau roman de l'Argentine **Elsa**

Osorio. Déjà publiés et reconnus des lecteurs français, seront au rendez-vous **Nadeem Aslam** (Seuil), **Jami Attenberg**, l'auteur de *La famille Middlestein* (Les Escales), **John Banville** (R. Laffont), **Gudbergur Bergsson** (Métailié), **Robert Olen Butler** (Actes Sud), **Elizabeth Crane** (Phébus), **Friedrich Christian Delius** (Fayard), **Rachid El-Daïf** (Actes sud), **Anosh Irani** (P. Rey), **Hari Kunzru** (JC Lattès), **José Carlos Llop** (J. Chambon), **David Malouf** (Albin Michel), **Giorgio Scianna** (Liana Levi) et **Kjell Westö** (Autrement).

Russes

Dans la perspective du salon Livre Paris, dont la Russie est le pays invité, certaines maisons proposeront des traductions dès janvier : *Le dernier rêve de la raison* de **Dmitrij Mihajlovic Lipskerov** (Aguillo), *L'autre voie* de **Boris Akounine** et *L'esprit du loup* d'**Alexei Varlamov** chez Louison éditions, et *Les confessions d'un homme amoureux* de **Robert Engibarjan** et *Bienvenue chez les Russes !* de **Kirill Privalov** chez Macha Publishing, deux maisons spécialisées dans la littérature russe. Enfin, cette rentrée sera aussi l'occasion de découvrir les premiers titres de Delcourt en littérature, *Une ville à cœur ouvert* de la Polonaise **Zanna Sloniowska**, une saga ukrainienne, et *Peur* de l'Allemand **Dirk Kurbjuweit**. A moins qu'on ne préfère un titre rare comme *Mourir après le jour des Rois* du Mexicain **Manuel de la Escalera** (Bourgois), sorti clandestinement de prison et publié en 1966 sous pseudonyme. ● C. C.

Arundhati Roy

Le ministère du bonheur suprême, traduit de l'anglais (Inde) par Irène Margit (Gallimard, « Du monde entier »)
Vingt ans après *Le dieu des petits riens*, Booker Prize 1997, l'Indienne Arundhati Roy revient avec *Le ministère du bonheur suprême*. Un bébé sur un trottoir après minuit, une femme seule qui lit le carnet de notes de son compagnon, un père qui écrit à sa petite fille morte, deux hommes enlacés dans un lit qui se connaissent depuis longtemps... l'ensemble des scènes du roman compose une vaste fresque contant l'Inde, pays à la fois joyeux et violent qui broie les individus. Mais l'art de la romancière sait aussi rendre attachants ces personnages, qui ont en commun de rechercher l'amour et de donner dans le chaos un sens à leur existence.

4 3 2 1, traduit de l'américain par Gérard Meudal (Actes Sud)

On l'attendait depuis sept ans : l'auteur de la *Trilogie new-yorkaise* n'avait pas écrit de fiction depuis *Sunset Park* en 2010 (traduit chez Actes Sud en 2011). Ce pavé de 1 024 pages, dont le titre évoque aussi bien une comptine, le compte à rebours des films et le temps qui s'écoule, est un roman-kaléidoscope dont le héros, Archibald Isaac Ferguson, vit un destin protéiforme. Il y a quatre Ferguson identiques dans le livre, chacun avec des qualités physiques, intellectuelles, sexuelles et relationnelles différentes, qui tombent amoureux de la même Amy Schneiderman, le tout dans l'Amérique des années 1950. Un détournement du roman initiatique confronté à l'histoire du XX^e siècle.

Paul Auster



LOTTE HANSEN

Un inédit de Singer

Isaac Bashevis Singer. Keila la Rouge, traduit de l'américain par Marie-Pierre Bay et Nicolas Castelnau-Bay (Stock, « La cosmopolite »)

Paru en feuilleton entre décembre 1976 et octobre 1977 dans un quotidien new-yorkais, *Keila la Rouge* n'existait qu'en hébreu et en italien, et n'avait jamais été publié en anglais ni en français. Ce roman

inédit, dans lequel on retrouve la malice et l'art de conter du prix Nobel de littérature 1978, met en scène le couple composé de Yarmi, récidiviste emprisonné pour vol dans la prison de Pawiak, arrêté pour traite des Blanches, et de Keila la Rouge, prostituée célèbre pour ses « talents inégalables », auxquels Max le Boiteux, compagnon de cellule de Yarmi, propose d'ouvrir des bordels en Argentine et de former un ménage à trois.



MAVANK AUSTEN SCOFF



RÉCIT ET ROMANS

Pourquoi ?

En cette rentrée scolaire, les quatre places de garçons demeurent vides dans cette classe de filles. Personne ne sait où ils sont partis. Ils avaient décidé de passer leurs vacances d'été en Grèce. Ils ont caché à leurs parents et leurs amis qu'ils voulaient rejoindre la Syrie. Comment peut-on avoir une telle idée ? Les adultes sont paniqués et cherchent par tous les moyens à obtenir des nouvelles. Une enquête internationale est lancée. Seul l'un des quatre reviendra, se murant dans le silence, ce qui rendra fou les autres personnes. Que sont devenus les trois autres ?

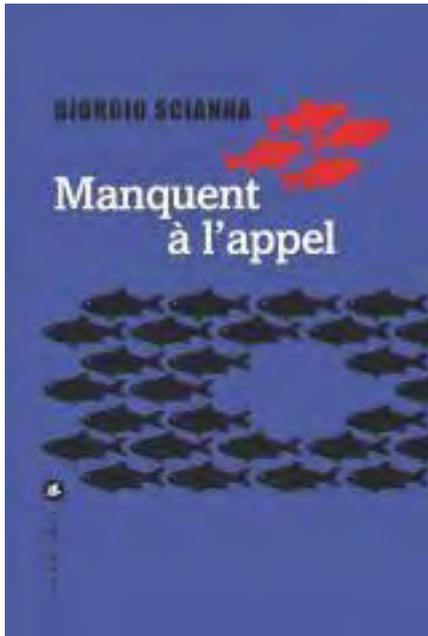
Avec beaucoup de délicatesse, Giorgio Scianna tente d'approcher le mystère de ces jeunes gens « sans histoires » qui s'en vont rejoindre les rangs d'une organisation terroriste, mais aussi la sidération de ceux qui sont restés sans comprendre. Le désarroi de ces derniers, l'obstination des premiers. Quelque chose de profond et d'angoissant. Comment peut-on se chercher un avenir dans le désespoir ? Un roman coup de poing, une histoire qui nous concerne tous.

J.L.

« Manquent à l'appel », Giorgio Scianna, éd. Liana Levi, 208 p., 18 €.



La fiction aux prises avec la réalité



Dans *Manquent à l'appel*, un roman qui sonne parfaitement juste, Giorgio Scianna raconte l'épopée de quatre adolescents qui cherchent à partir combattre aux côtés de Daech en Syrie.

Une lecture comme un coup de poing qu'on recevrait, tant les mots de Giorgio Scianna sonnent juste, tant les situations sont vraisemblables et les personnages touchants dans leur naïveté, leur désespoir, leur tristesse ou leur combat.

C'est un banal lycée italien, comme il en existe tant d'autres. C'est une ville moyenne que rien ne distingue des autres. Là, quatre garçons sont élèves dans une classe, avec 21 filles: "c'est la proportion, chez nous, en sciences humaines" explique Lorenzo, le narrateur, qui est donc l'un des quatre. Ils ont les traits de caractère, pas identiques, de tant d'autres garçons de leur âge. Ils sont plus ou moins bons élèves, l'un d'eux est véritablement passionné de foot, un autre s'intéresse encore plus aux filles que ses copains. Ils suivent les cours avec plus ou moins d'enthousiasme selon les professeurs et les matières, et se retrouvent pour discuter à la récréation, chez l'un ou chez l'autre le week-end.

Pour l'été, ils forment le projet de partir ensemble en vacances en Grèce. A la rentrée, aucun n'est là. Cela fait un moment que leurs familles n'ont plus de nouvelles. Les portables sont désactivés. Les recherches font surgir un témoin, une trace. C'est en Turquie qu'ils ont été vus pour la dernière fois.

Les autorités italiennes organisent des réunions régulières avec les parents, pour les tenir informés d'une enquête qui piétine. Les mères, les pères, les frères et soeurs, les enseignants, tous sont touchés. Et puis, sans prévenir, l'un des quatre arrive, seul, un jour de novembre. Mais il se mure dans le silence et personne ne parvient à savoir ni ce qu'il s'est passé, ni où sont les trois autres.

www.lamontagne.fr
Pays : France
Dynamisme : 1



[Visualiser l'article](#)

Ce silence, Lorenzo le brisera après la mort, à Damas, de Roberto, un des membres de leur petit groupe. Il racontera le rêve d'ailleurs, le besoin d'aventure, les vidéos sur internet, le tout inspiré par Nadine, une élève plus âgée, qui a su séduire sans dire, susciter le projet sans le nommer.

L'évidence du récit de Lorenzo ne peut qu'effrayer. Et interroger. Parce que la fiction de Giorgio Scianna colle trop bien à la réalité.

Manquent à l'appel, de Giorgio Scianna, traduit de l'italien par Marianne Faurobert, éditions **Liana Levi**, 220 pages, 18€.



Manquent à l'appel : un blouson pour des vacances au soleil

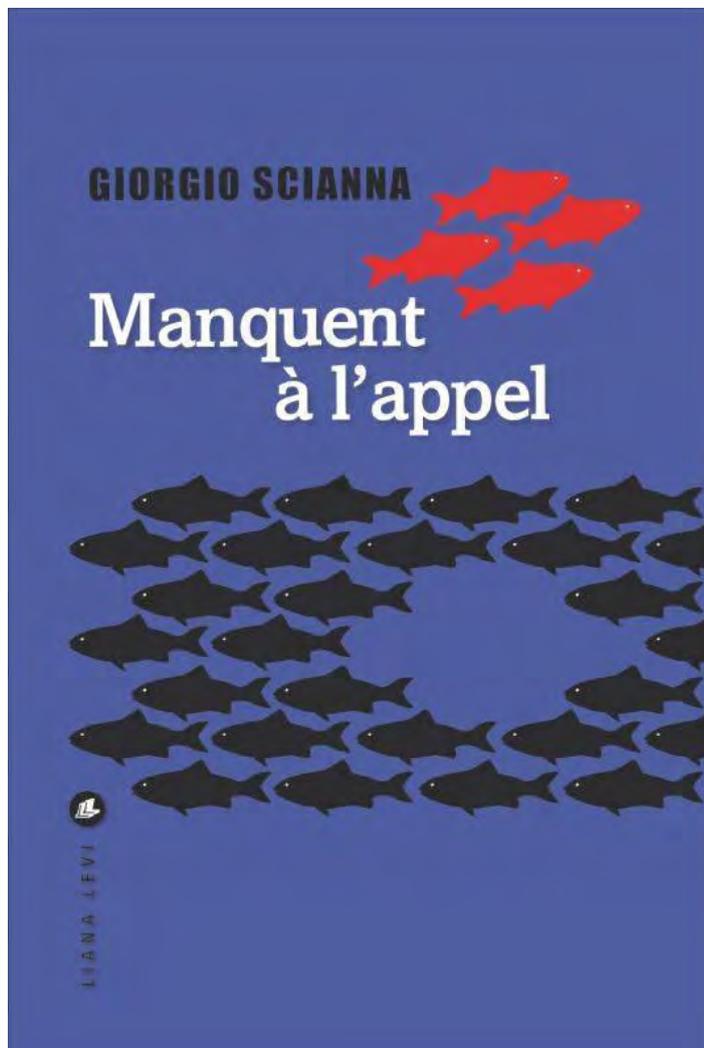
Le court roman de Giorgio Scianna (traduit par Marianne Faurobert) entre dans la catégorie des livres utiles, éveilleur de discussions et ouvert à un large public.

Inscrit dans une thématique contemporaine (la tentation du djihad chez de jeunes européens), il se place du point de vue d'adolescents ordinaires, plutôt désabusés par l'avenir incertain que la société leur réserve que fondamentalement attachés à une idéologie islamiste.

Et ce qui étonne le plus, et par certains égards, glace d'effroi, c'est principalement l'insignifiance des motivations qui pousse souvent à la dérive et place ainsi chaque adulte, chaque parent partiellement responsable. Et surtout intimement concerné.

Racontée de manière sobre et concise mais percutante (au moins dans la première moitié du livre), d'une tonalité théâtrale, expressive et convaincante, l'histoire, chemine efficacement, rythmée selon une intensité dramatique intéressante.

Des chapitres courts, une construction habile, jouant sur les situations présentes et les événements passés, empruntant par moments la voix narrative de l'un des jeunes lycéens offrent une lecture fluide et continue, sans temps mort.



Roberto, Anto, Ivan et Lorenzo, quatre copains de classe du lycée Tommaseo, issus d'un quartier favorisé de la province de l'Italie du Nord manquent à l'appel. D'un voyage en Grèce, initié l'été pour "les premières vacances d'adultes", ils ne sont pas rentrés et n'ont donné aucune nouvelle à leurs familles depuis quatre mois.

On est en novembre, deux fois par semaine, les parents des quatre disparus se retrouvent *Chez Lorenzo* (club house de la résidence de la copropriété des parents de Lorenzo) où le commissaire Cassini les rejoint et les informe de toutes les avancées de l'enquête. C'est lors d'une de ces soirées, le mercredi 30 que Lorenzo réapparaît, hébété. Il est seul. Et peu bavard. Parmi les quatre garçons, il est celui qui a échoué.

Accaparé par ses parents, pressé par ceux inquiets de ne pas voir revenir les leurs, interrogé par le commissaire, objet de toutes les attentions de la psychologue, des enseignants, comme des élèves, Lorenzo étouffe et livre par bribes ce projet de rejoindre l'armée de l'Etat islamique en Syrie et les raisons de son retour



[Visualiser l'article](#)

prématuré. Mais dans sa tête, c'est encore le chaos. Tout s'agite, le maintient en tension, l'exhorte à se taire autant que possible et à ne pas *capituler* .

Avec subtilité et ouverture, **Giorgio Scianna** pénètre en profondeur l'esprit de ses personnages, notamment celui de l'adolescent, raconte avec précision et de manière fiable, les préparatifs et les conditions du voyage jusqu'en Syrie et tente de cerner (sans justifier ou condamner) les raisons qui ont conduit chacun d'entre eux à entreprendre ce périple.

“On trouvait que c'était un beau projet [...] On se disait que ... chacun pouvait trouver sa place ... dans ces endroits-là.”

A mille lieux des idées fondamentalistes terroristes, ces jeunes en quête d'eux-mêmes, instables face à un avenir si difficile à concrétiser, insatisfaits de ce que la société propose, rêvent d'évasion, de voyage lointain, de rupture et de reconnaissance, d'héroïsme ou plus simplement de sensations fortes.

Pas spécialement déterminés, parfois même passifs, désinformés par l'utilisation massive des réseaux sociaux, ils sont fascinés par les films de propagande de Daech, au sein desquels ils pourraient devenir quelqu'un. *“Les explosions, elles sont vraies, vivantes, comme ces garçons cagoulés qui ont l'air heureux de faire ce qu'ils font, qui courent, vaillants, sans jamais s'arrêter. Je n'ai jamais rien vu de pareil. C'est mieux qu'un jeu vidéo, c'est comme un film, mais un film dont tu pourrais faire partie, et en plus, tu sais qu'ils cherchent des figurants.”*

Parallèlement, mais d'une manière plus distanciée, l'auteur s'attache à décrire le comportement des adultes, le désarroi des parents, leur impuissance et leur maladresse, leurs sentiments de colère autant que de culpabilité, leur insondable tristesse, leur inquiétude légitime. *“Quelque chose s'est brisé entre le monde et lui [...] La certitude de ne rien pouvoir faire.”*

Le récit convainc là-aussi mais dans l'évocation du rôle des enseignants, de la psychologue ou des camarades de classe, certes plus secondaires, il séduit moins, un peu hâtif. Quant à l'évolution de Lorenzo, elle a peut-être manqué d'étapes pour satisfaire pleinement.

Giorgio Scianna - Manquent à l'appel - Liana Levi – 9782867469855 – 18 euros



Quatre places trop vides

« *Face au vide d'un futur difficile à maîtriser, la fascination pour tout ce qui peut offrir une place, une appartenance, devient très dangereuse* », explique le romancier italien Giorgio Scianna à propos de son *Manquent à l'appel*. Une histoire de quatre adolescents qui fuient, pensant trouver leur force dans le groupe.

Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo sont lycéens. Italiens, du nord. De Milan. De ses meilleurs quartiers, quoique périphériques. Rien ne leur manque, si ce n'est l'espoir, l'avenir auquel croire. Dans leur classe de terminale, il y avait un cinquième garçon. Mais ce Simone s'en va pour le Royaume-Uni d'avant le Brexit, où son père lui a trouvé une de ces voies royales qui mènent aux existences princières de la bourgeoisie mondialisée. « *Avant Simone, personne autour de nous n'avait décidé de partir [...] Simone était le premier de la bande qui envisageait son avenir ailleurs, loin de nous. Et une chose était claire : si partir était une grande opportunité, ceux qui restaient étaient des nuls* », dit Lorenzo, narrateur de *Manquent à l'appel* de l'Italien Giorgio Scianna, sorti en France ce 4 janvier.

C'est des « *nuls* » qu'il est question dans ce roman : Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo. Des nuls à l'image de cette jeunesse italienne qui ne se voit aucun avenir au pays. Des nuls qui n'ont rien, objectivement, de nuls : jeunesse gâtée, privilégiée, insérée. À vrai dire, ils ne ressemblent en rien à ces djihadistes convertis, allant de misères en échecs, qui ont défrayé ces derniers temps l'actualité par leurs crimes. Pour Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo, il faut juste s'en aller. Se tirer. Émigrer. Mais point d'Ellis Island ou de Buenos Aires pour cette génération. C'est pour la Syrie que les quatre amis partent. Ils y mettent la même énergie, le même soin, la même détermination, que le faisait Mirko, le lycéen au centre du précédent roman de Scianna (*On inventera bien quelque chose*) pour se payer un billet d'avion pour assister à un match de l'Inter Milan à Madrid autant que pour passer enfin une première nuit avec sa petite amie.

La Syrie que choisissent Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo ne relève pas, au premier abord, de cette effervescente libido adolescente. C'est la Syrie du djihadisme international, la Syrie de Daech. Tous n'en reviendront pas. Mais la pulsion ne serait-elle pas, au fond, la même ? Le tour de force du roman est de raconter l'incompréhensible départ de ces jeunes gens sans jamais écrire des mots comme islam, religion ou Mahomet. Entretien avec l'auteur pour tenter de comprendre.

Avez-vous le sentiment, après avoir écrit ce livre, de mieux comprendre ce qui peut pousser des jeunes gens en rien religieux à partir pour la Syrie ?



Giorgio Scianna © DR

Giorgio Scianna : Écrire ce récit m'a fait comprendre qu'aujourd'hui, on cherche avant tout à avoir une identité. Face au vide d'un futur difficile à maîtriser, cette fascination pour tout ce qui peut offrir une place, une appartenance, devient très dangereuse. Les slogans, les symboles, les petites structures semblent tous dire la seule et même chose : « Viens chez nous, nous avons une place pour toi. » Et bizarrement, ce qui compte ce n'est plus cette place ni cette structure, mais cette idée d'identité.

Dans votre précédent roman (*On inventera bien quelque chose*), vous mettiez déjà en scène deux orphelins vivant seuls qui rassuraient les adultes en adoptant une manière de se rebeller qui consistait, au fond, à rester dans le rang. Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo sont au contraire en rupture totale avec le monde des adultes. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire évoluer votre regard sur l'adolescence ?

Mon roman précédent parlait de la rébellion de deux frères qui croyaient pouvoir réussir tous seuls, sans les adultes. Ils traversaient ce fantasme de toute-puissance propre à l'adolescence. Après avoir parlé de ceux qui résistent et restent, dans *Manquent à l'appel* j'ai essayé de parler de ceux qui fuient, car rien ne peut les retenir, rien ne donne sens à leur vie. Ainsi les quatre protagonistes paraissent encore plus fragiles et encore plus seuls que les deux orphelins. La seule force qui les protège, ou au moins qui donne l'illusion de les protéger, c'est le groupe. Dans ce récit, le groupe joue un rôle fondamental, c'est plus qu'un cinquième personnage, c'est tout un mécanisme, une dimension qui a une influence sur tout le monde.

Vous insistez sur le rôle magnétique, hypnotique, des vidéos de Daech (je vous cite : « *J e n'ai rien vu de pareil. C'est comme un film, mais un film dont tu pourrais faire partie, et en plus tu sais qu'ils cherchent des figurants* »). Mais vous soulignez aussi que leur efficacité semble plus liée à leur forme qu'à leur fond, à leur apparence qu'à leur contenu. Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à ces vidéos ?

Le contenu et la forme sont une seule et même chose dans les messages qui circulent sur le web, je pense qu'ils sont inséparables pour les jeunes qui les regardent. Moi, je voulais comprendre les mécanismes, les rouages de cette propagande. La production et la post-production de ces vidéos sont sophistiquées. Elles sont bien faites : spectaculaires, elles produisent un impact. Enfin, c'est triste à dire, mais elles sont «

[Visualiser l'article](#)

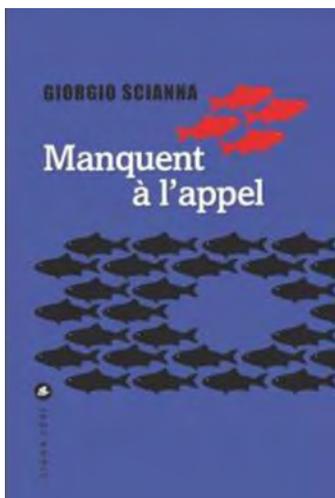
perçantes », c'est bien pour cela qu'elles sont dangereuses. Il s'agit d'un choix réfléchi, avec un bon sens de la communication : celui de s'adresser aux jeunes dans leur propre langage.

On est frappé, dans votre roman, par le profond fossé entre les jeunes et leurs parents. Il n'y a entre eux ni révolte ni haine, mais un abîme d'incompréhension, que génère le numérique. Je cite un récit de la vie familiale de Lorenzo, personnage au cœur de votre récit : « *O n est tous les quatre piégés devant un écran qu'aucun de nous n'a envie de voir.* » Votre roman se veut-il une critique des écrans, du numérique, de la perpétuelle vie en ligne ?

Les parents, et les adultes, en général essaient d'être présents, mais on dirait que les jeunes ne les prennent pas en considération non plus. Il y a une période de l'adolescence où on ne compte que sur les personnes de son âge. Et puis, vu l'inquiétude de l'avenir éprouvée par les jeunes, les adultes ne peuvent plus être des interlocuteurs crédibles, puisqu'ils se débattent eux aussi dans ces incertitudes et ces angoisses. Le web joue un rôle important dans le roman car c'est le moyen par lequel se fait le recrutement ; mais les réseaux sociaux disparaissent dans la deuxième partie du récit : les jeunes restent seuls et déconnectés. Dans les années 1970, les terroristes brûlaient leurs pièces d'identité pour s'opposer au monde, alors que les quatre jeunes jettent leurs cartes SIM dans la mer quand ils décident de couper les ponts.

En mettant en scène des adolescents partant pour la Syrie mais dépourvus de la moindre conviction religieuse, voulez-vous dire que ces dernières ne jouent en vérité qu'un rôle très secondaire dans les départs vers la Syrie ?

Tout vide – des valeurs, de l'identité, de l'avenir – sera rempli tôt ou tard. C'est une loi physique. Je pense qu'il est plus urgent d'examiner ce vide, plutôt que de courir derrière les fantasmes qui poussent à prendre les armes. Il est évident qu'aujourd'hui les groupes armés ont aussi une dimension religieuse, mais ceux qui se laissent séduire sont dans une quête plus existentielle que métaphysique. Ils cherchent une voie rapide pour donner un sens à leurs vies à la dérive. Et c'est un mécanisme qui concerne non seulement les terroristes, mais tant de gens désespérés ou en grande détresse sociale sans issue. Ces personnes peuvent finir n'importe où.



Manquent à l'appel

www.mediapart.fr

Pays : France

Dynamisme : 28

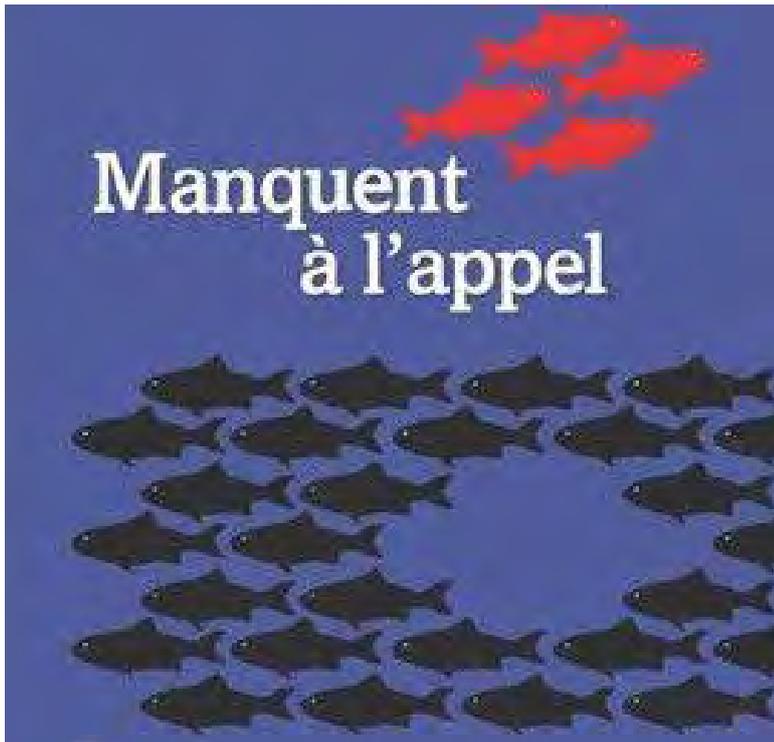


[Visualiser l'article](#)

de Giorgio Scianna
traduit par Marianne Faurobert,
éd. Liana Levi, 2018.



Manquent à l'appel, nouveau roman de Giorgio Scianna



Quatre chaises vides dans une salle de terminale. Quatre garçons dans une classe de filles. Quatre vies banales de la province aisée du nord de l'Italie. Quatre lycéens qui ont disparu, sans laisser de traces pour s'enrôler dans l'armée de l'État islamique en Syrie.

Il faut reconnaître que Giorgio Scianna n'a pas choisi la facilité pour son dernier roman. Parler d'un tel sujet sans tomber dans la banalité est un exercice ardu que le jeune romancier réussit plutôt bien. Dans un style sobre et élégant, en empruntant par moments le registre de la pièce théâtrale, l'écrivain italien retrace l'itinéraire de ces quatre jeunes gens vers l'abîme. L'un d'eux fait office de narrateur. Celui qui échoue.

Un texte court et incisif. A la manière des ados. Comme dans *On inventera bien quelque chose*, son précédent roman, où l'auteur se penchait déjà sur ce moment de la vie lorsque l'homme prend progressivement la place de l'enfant. Un moment difficile car le plus souvent ce dernier fait de la résistance.

En italien, ce roman est titré *La regola dei pesci* (la loi des poissons), bien plus subtil et évocateur. Car c'est justement le cœur du problème. Les ados la suivent, sans le savoir. De quoi s'agit-il ? La réponse est dans le texte. Lisez-le, ça vaut le coup.

Informations pratiques

Manquent à l'appel de Giorgio Scianna, [Liana Levi](#), 18€
Pour acheter le [livre](#), cliquez sur l'image ci-dessous